

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 15

Artikel: Faut sè veti suivant lo sélao
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La preuve ?

Yvette Guilbert, la célèbre divette que nous eûmes la chance d'applaudir plusieurs fois à Lausanne, était malade ; elle devait même subir une opération assez dangereuse. C'était en 1899. Or, voici ce qu'elle écrivait le jour où elle dut se mettre au lit :

« On a bien raison de dire que la vie est faite de surprises, et que tel qui s'endort en pleine quiétude est guetté au réveil par la souffrance ou les chagrins ! Les chagrins m'ont épargnée jusqu'ici, Dieu merci !... mais, crac ! me voilà sur le flanc.

Il y a huit jours, une consultation eut lieu à la suite de laquelle le docteur Guyon déclara que l'opération ne devait plus être retardée sous peine de complications graves.

Elle est des plus simples cette opération, conclut gaiement Yvette ; on vous ouvre dans le dos une boutonnière suffisamment large pour laisser passer le rein malade, désormais inutile, et dont on vous débarrasse comme d'un vieux meuble hors d'usage. On recoud la boutonnière et tout est dit. Je n'aurai plus qu'un rein pour chanter en février aux Folies-Bergère ; ce sera une attraction de plus, voilà tout ».

T. N.

FAUT SÈ VETI SUIVANT LO SÉLÀO

QUAND Adam et Eve étiont dein cé courti io lo bon Dieu lè zavai einclliou ein lāo défeindeint d'allā maraudā su on certain pommaï dè rodze-pliatès, ne saviont pas cein que l'étāi que lo frai, ni cein que l'étāi que lo tsaud ; adon, coumeint lè tsausses et lè crinolinès n'étiōnt pas onco einveintāiēs, l'étiōnt, coumeint vo sèdēs, tot mares nus et ne sondzion pas que l'étāi n'a vergogne dè traci dinse tot peliets et dzoï à la coratta permī lè carreaux dè salada et dè tserfouillet, kā saviont bin que n'y avāi nion perque que lè guegnivant.

Et cein est zu grantein dinse que lè premirès dzeins ne boutāvout rein d'haillōns ; cein est zu, à cein que m'a de noutron règent, tant qu'à l'Apocalypse io sè dit āo chapitre 16, dein lo verset 13 : « Heureux celui qui veille et qui garde ses vêtements afin qu'il n'aille pas nu et qu'on ne voie pas sa honte ».

Mā, l'est assebin du que la terra s'est messē à veri et cein n'ein zu adon āi fourri et āo tsautein lo tsaud, ein āoton dāi rebuses et ein hivai dāi cramenēs que noutrēs vilho ont sondzi que cein ne poā pas mē allā dinse, que failai cōtē que cōtē dāi tsemisēs, dāi tsausses et dāi rouliērēs

po lo tsautein et ein hivai, dāi bons tsausses dē lanna, dāi mouletons, dāi metannēs et, pē dessus tot, on bon gardabē pone pas grebollā dē frai.

Clia moūda dē sē veti pōu pē vai lo fourri et dē bin s'einvortolhi quand sein vint l'hivai a dourā tant qu'ora et vāi dourā atant que la terra veretrē dēvezon lo sēlāo. Coumeint y'ein a que diont. Cein fā avāi dāi ballēs dzornā āi tessots et āi cosandai et ne dēmandont pas mi.

Po bin allā, foudrāi que n'y aussē min d'hivai et que sai traci su l'armana, que cein aulē adē dāo mīmo d'un Sylvestre ā on n'altro et que pē vai Tsallande fassē dē cliāo bounēs raveu tot coumeint pē lo mai d'ōū popriāi sē mettrē ein mandzes āi bounan ; n'a pas avāi lo dzalin et lē tsandallēs ā totēs lo golettēs. L'est adon que farāi bon : kā on porrāi dēmolī lē fornets, boutā lē tsaudalhi, et lo choffepieds āo vilho fai ; lē mouletons, lē metannēs, lē motché dē lanna, lē catse-mans, lē bamboches, tōt cein āo drāi āi pattēs ; perein d'eindzalirēs, perein dē rhoumo, dē coups de frai et outro calamitā que no vignont l'hivai, lē maidzo n'ariont perein ā fērē et fariont trēti dēcret ; l'est cein qu'āodrāi bin ! Mā por cein foudrai trāi ā quatre sēlāi dēplie que freccasant bin. Kā cē que no cliāirē ora sē refraidhiē qu'on dianstre quand s'ein vint l'hivai ; cālē dza pi trāi du la St-Dēni et va dinse tant qu'à la Dama io sē remet ā bourmā po lo redāo.

Crayo bin que cē sēlāo que n'ein tandi l'hivai, l'est on vilho sēlāo qu'a dza servi dein lo teimps et qu'est quāsu dēlicint ; lo bon Dieu lo no met l'hivai po pas usā l'altro, din cē dāi tsautein, vouaiquie tot ! mā adē est-te que cein no z'eimbitā rappōo ā cliāo tsancro d'haillōns que faut fērē accordā tot parāi avouē lo sēlāo que fā, s'on ne vōi pas avāi trāo tsaud āobin trāo frai, chā āobin grebollā et petitrē ētre enisandzevrā.

Po lē z'haillōns, n'a pas fauta d'avāi ētā grantein ā l'ēcoula, po savāi quand on pāo sē mettri ein mandzēs et quand faut boutā lo mouleton ; lo plie gros taborniaux dāo canton vo dera qu'āi fourri et āi tsautein en sē vite quāsu avouē rein ; n'a tsemise, lē tsausses, lo tsapē et lē solā dein quiet on a fourrā on pou dē paille et lē tot ; mā po l'hivai l'est on aut'āffērē, faut mettrē iquē dē plie po tē preservā dāi cramenēs.

A mein qu'on ne fassē coumeint l'onclio Brant, que fasāi tot lo contréro et quand on l'āi dēmandāvē porquie, no dēdāi :

— Et bin ! āi fourri et āi tsautein, se metto su ma tsemise on gilet, dou mouletons et mon

gardabi pē dessus, l'est po ētrē plie liein dāo sēlāo et, se, ein hivai, ne saillo qu'avouē mē tsausses et ma tsemise, l'est po ein ētrē plie prēs, don po avāi pē tsaud, oudēs-vo ora !

**

Drôle de métier.

Il y a de par le monde des industries bien bizarres ; la fabrication des sauvages est du nombre, et les chinois y excellent.

Un docteur anglais atteste l'existence de cet étrange commerce, nous lui en laissons la responsabilité.

Les « fabricants » enlèvent un enfant, ils l'écorchent vif, morceau par morceau, et, graduellement, substituent aux lambeaux de la peau arrachée des pièces de peau de chien ou d'ours. Ils détruisent ses cordes vocales de manière à le rendre muet, et après l'avoir étioilé physiquement, l'idiotisent en le murant, pour des années, dans une chambre noire.

Les bonzes, paraît-il, sont habiles dans cet art. On exhibe l'homme ainsi abruti comme un « homme des bois » et on en fait de l'argent.

Il est vrai que si l'autorité parvient à saisir un « fabricant de sauvages » en flagrant délit, elle le fait mettre à la torture et décapiter.

UNE TARE

la visite sanitaire.

A Un grand gaillard se présente, en compagnie de plusieurs autres recrues.

— Déshabillez-vous, lui dit le caporal chargé de la salle d'attente.

— C'est que je suis..., je voudrais...

— Que voulez-vous ?

— Je désirerais passer tout seul la visite.

— C'est bien, dit le caporal, qui en réfère à un des examinateurs.

Celui-ci, occupé d'un autre conscrit, n'écoute qu'à demi les explications qui lui sont données. Vaguement, il croit comprendre qu'il s'agit d'une infirmité horrible, repoussante.

— Eh ! bien, dit-il, qu'il passe après les autres !

Les compagnons expédiés, le réclamant se déshabille lentement, pièce à pièce, comme à regret, avec un soupir à chaque vêtement qui tombe.

Enfin il est nu. Il se redresse et s'avance crainitivement. Un murmure d'étonnement se fait entendre parmi les examinateurs.

Le conscrit est un homme superbe, grand,

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

2

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

LES TROIS ÉTAPES
ou la vie de Lucas Meuront.

PAR SAMUEL CORNUT

I (suite)

QUAND je rentrais de l'école, le soir, je n'avais pas posé mon havresac et déjà j'étais dans mon verger, et je regardais chez les morts, par-dessus la barrière, dans l'ombre où je ne distinguais presque plus les variétés de plantes ; mais je les connaissais par cœur ; elles se groupaient par familles, comme si elles gardaient le souvenir des jardinets qu'entretient la piété des parents en deuil, et ne songeaient pas même à la disparition des ballustrades et des bordures de buis. Cette large tâche blanche, qui semble une voile naufragée que submerge les ondes noires, c'est une couronne de marguerites qui refléurait chaque année à la même place, peut-être au chevet d'une jeune fille

morte avant le mariage... Ailleurs, ce sont des fleurs moins pures, des herbes voraces, qui font leur trouée : orties velues, vipérines barbelées ; ici la verveine a refermé pour la nuit sa petite fleur sombre ; l'ancolie triste se dessèche lentement sur sa tige. Puis de nouveau le blanc virginal, ou l'incarnat délicat des chairs adolescentes, ou les petits géraniums sauvages qui le matin font effort pour ouvrir leur pruneau bleu pâle au premier rayon du soleil. Mais à cette heure, tout s'enfonçait dans la nuit, à moins qu'un rayon de lune, rasant la pyramide noire du clocher, ne vint éclairer sous les feuillages humides de longues formes pâles dressées dans l'ombre et qui tressaillaient obscurément. Les arbres me semblaient encore plus sacrés, leurs racines plongeant plus bas, atteignant des couches plus profondes de générations trépassées, puisaient aux plus mystérieuses sources de la vie. Un mot de notre vieux domestique, une plaisanterie sans doute, mais que je pris au sérieux, donna un corps à mes rêveries :

— Ne touche pas aux arbres, ils saignent comme nous.

Il ne riait pas, et je n'ose pas en sourire moi-même à l'heure présente : je me sentais réellement entouré d'âmes confuses et muettes, qui n'étaient peut-être que le fantôme de mes ancêtres s'exhalant du jardin des morts, respirant encore par ces milliers de feuilles frémissantes, et qui me sentaient peut-être là...

Aux parfums d'en bas répondait la lumière d'en haut, ou plutôt, dans cette résurrection, dans cette assumption des âmes blanches, le soleil était le Sauveur qui descendait par ses rayons jusque dans l'horreur du sépulcre pour délier les prisonnières et les emporter dans ses bras de flamme. Aussi dès qu'il paraissait derrière la cime rocheuse qui domine la vallée, tout se vêtait de joie et de magnificence. Les collines boisées qui s'échelonnent et s'élèvent graduellement dans la perspective, comme autant de marches, jusqu'aux pâturages supérieurs dont les pentes douces conduisent à la cime, semblaient couronner notre ferme d'une fraîche guirlande, tandis qu'un large murmure d'eaux courantes montait dans toute la vallée. Il s'y joignait, le dimanche, des chants d'orgues et de femmes pieuses, un bruit confus de prières semblait sortir de la terre elle-même, comme si les morts aux mains jointes, à l'heure de l'amen, remuaient lentement leurs lèvres décharnées.

Je grandis ainsi, entre une église et une montagne verte, dans le recueillement religieux des solitaires. Mais j'y travaillais aussi. Le pasteur avait remarqué mon air sérieux et me prêtait des livres, tous ses livres. Ce furent de nouvelles perspectives ouvertes sur d'autres infinis. Sans avoir de guide bien autorisé, mon instinct, assez sûr, allait droit aux pages qui seules méritaient d'être ouvertes dans le lieu où les anachorètes contemplaient la vie éternelle. J'appris là, dans ces vieux in-quarto doublés